

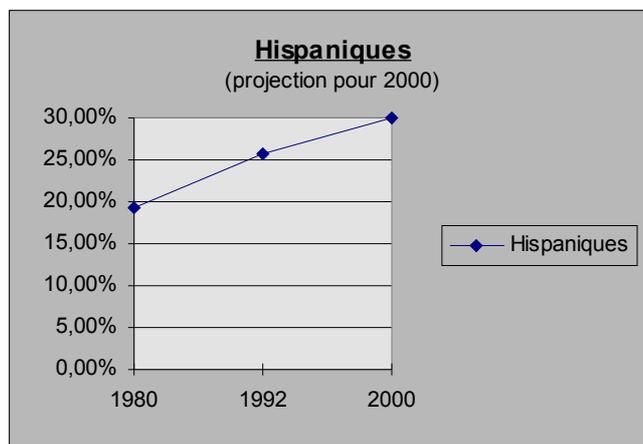
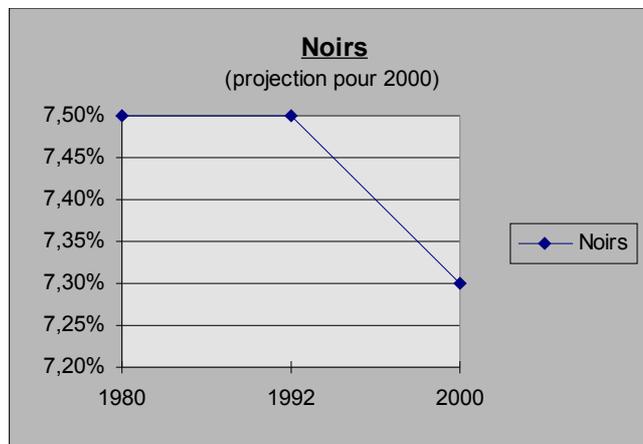
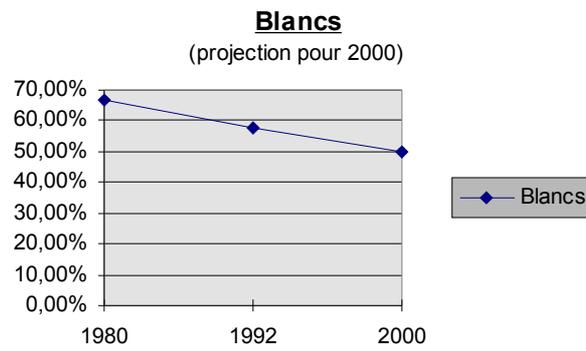
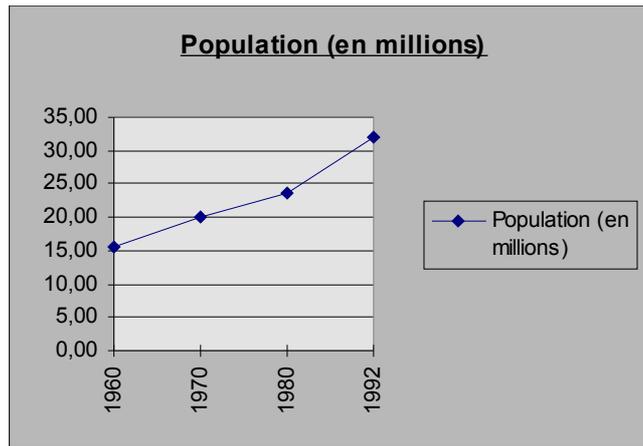
### 3) Pourquoi Los Angeles ?

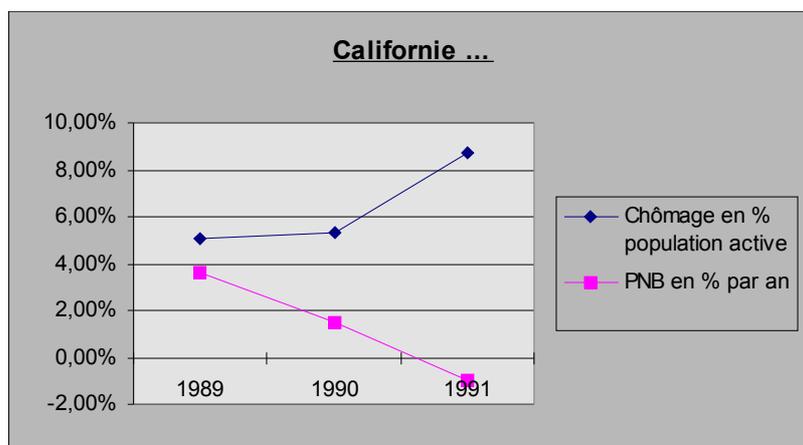
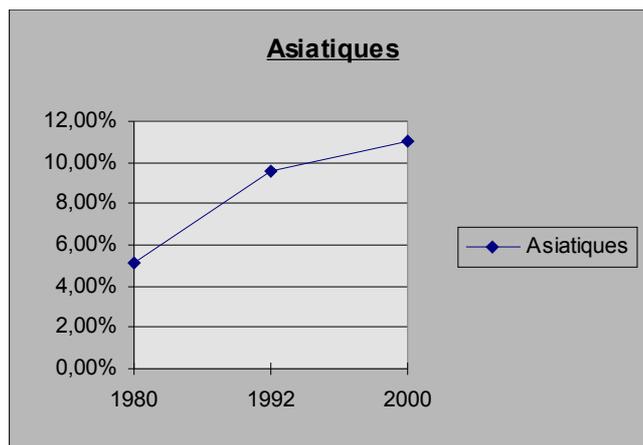
Le développement capitaliste unitaire étant par essence inégal, les inégalités et les décalages temporels dans le cycle économique entre régions du marché mondial et entre les différentes zones de la même région se voient relativement accrus dans les périodes intermédiaires du cycle économique (marasme économique et activité moyenne). Ces contrastes ne sont pas de nature à déconnecter une partie du marché du tout ou encore à bouleverser la succession des moments des cycles unitaires du capital, mais peuvent revêtir une grande importance dans la détermination des mouvements des classes. Pourquoi donc Los Angeles?

*« La Fed note une reprise des demandes d'emprunts commerciaux dans plusieurs régions, bien que la demande reste géographiquement très inégale(...) Tout le monde est conscient, cependant, que la croissance sera lente et difficile. Le Business Council, une organisation regroupant les plus grandes entreprises du pays prévoit un taux de croissance de 2,5% cette année et de 3% en 1992, « avec des soubresauts et des variations substantielles entre entreprises et régions »... La situation s'est améliorée dans les régions de Chicago, Atlanta, Richmond et Cleveland, alors que le Nord-Est et la côte Ouest restent à la traîne. »*

(J-M. Macabrey : la reprise américaine est là mais sa répartition est inégale. in La Tribune de l'Expansion 11 Mai 1992).

Ainsi, le marasme économique a accentué les inégalités géographiques dans l'aire américaine et c'est la Californie, sixième puissance économique mondiale, qui semble être la plus gravement touchée; son taux de chômage est aujourd'hui supérieur de plus de 2% à la moyenne américaine (7,8%) comme l'indiquent les graphiques suivants tirés de La Tribune du 4.5.1992 et de l'Express du 30.7.1992. A l'heure où nous écrivons le taux de chômage californien se situe aux alentours de 10% de la population active.





Population	Revenu moyen
Asiatiques	35900\$
Blancs	35000\$
Hispaniques	23400\$
Noirs	20200\$

Depuis le début de la dernière crise, la Californie a perdu plus de 700.000 emplois dont 60 % dans la région de L.A. L'Etat Fédéral, nous l'avons expliqué plus haut, s'est plutôt désengagé laissant les villes et les Etats seuls face à une crise d'une rare gravité. L'Etat californien se voit obligé d'accroître lourdement les impôts et de couper dans les dépenses d'instruction et de certains services sociaux<sup>1</sup>, afin d'endiguer le déficit budgétaire estimé à 15 ou 20 milliards en 1992

<sup>1</sup> « *Les mesures d'austérité préleveront plus de 6 milliards de dollars à l'enseignement, à la santé et à la protection sociale, et aux déjà malmenées collectivités locales* ».

(B.W. 14.09.92)

« *Le gouvernement de l'Etat a déjà réduit de un quart tous les subsides directs ou indirects aux pauvres, de l'école à la protection sociale, il a aussi doublé les droits d'inscription des écoles et des universités* ».

sur un total de 55 à 60 milliards. La fermeture, le départ, la réduction d'activité de nombreuses sociétés implantées en Californie entraînera un manque à gagner budgétaire de 5 milliards de dollars (réduction de l'assiette fiscale). Et ce n'est pas tout :

*« Depuis le début du mois de juillet 600.000 californiens ont reçu un très officiel IOU envoyé par leur gouvernement. Avec 11 milliards de dollars de déficit, l'Etat symbole de la richesse américaine est aujourd'hui en faillite et se voit contraint de payer ainsi ses fonctionnaires. Cette semaine (la dernière du mois de juillet-NDLR), plusieurs banques ont refusé d'honorer les IOU (I owe you soit je vous dois)<sup>2</sup>. 200.000 salariés n'ont pas touché leur paye. Des milliers de protestations s'élèvent ».*

(L'Express 30-7-1992)

L'immigration des pays d'Amérique Centrale et du Mexique ne cesse pas pour autant. Ces prolétaires, insensibles aux cycles économiques, poursuivent leur invasion silencieuse de la cité opulente de la bourgeoisie mondiale, ajoutant ainsi de la poudre supplémentaire à l'explosif de classe placé au coeur même de la bête capitaliste. Chaque mois 50.000 clandestins sont arrêtés par la maudite Migra, la police d'immigration californienne, mais, chaque jour, pour chaque frère de classe arrêté il y en a trois qui parviennent à échapper aux contrôles policiers.

*« Vers 22 heures, déjà, ils sont des centaines juchés -à trois mètres du sol- sur le mur frontière de Tijuana. Des centaines à fixer les lumières de San Diego la Yankee. Des centaines infiltrés par les milles pores béants du rideau d'acier qui sépare le Mexique des Etats-Unis. Ils sont massés là, en éclaireurs, dans le no man's land américain... Non loin, à la faveur de la relève des gardes frontière, une famille a tenté le va-tout. Ils courent comme seuls la peur ou l'espoir font courir, plongeant dans les herbes folles du no man's land.*

*Réapparaissent pour foncer encore, échevelés, vers la route de San Diego. Le père porte un gamin de 6 ans sur son épaule et, derrière, le cadet, au bras de sa mère, vole comme un petit drapeau tendu vers le nord ».*

Ces mots d'une rare beauté sont de Philippe Coste, tirés de son reportage « Sur la frontière la mieux gardée du monde » paru dans l'Express du 30-7-1992. Le sous-titre est aussi hautement évocateur : « Les mexicains l'appellent « el muro ». Des

---

<sup>2</sup> Les banques californiennes ne sont d'ailleurs plus en état de créditer des comptes sans des assurances précises de provisions adéquates, même si c'est l'Etat lui même qui le demande. « Neuf des dix banques les moins performantes sur la base d'un panel représentatif de 150 banques et caisses d'épargne américaines constitué par Keefe, Bruyette and Woods, une société de courtage, sont domiciliées en Californie ».

(The Economist. 10.10.92)

hélicos, des plaques de fer, des flics, des pièges, des lunettes infrarouges. Mais comment retenir une marée humaine? »<sup>3</sup>.

La situation de Los Angeles reflète, aggravée, celle de tout l'Etat californien.

Depuis la révolte de Watts en 1965 la bourgeoisie se méfie de cette ville « dangereuse ».

*« Dans ces jours heureux juste après la 2ème Guerre Mondiale, les usines pourvoient des emplois pour des travailleurs qui sortaient des composants pour avions, des pneus et des Buicks. Mais les émeutes de Watts de 1965 firent faire machine arrière et les dépenses fédérales dans les jours les plus haut de la Grande Société ne purent pas inverser la tendance. De 1975 à 1985 plus de 75000 emplois disparurent »*

(Business Week 18-5-1992).

Dans les temps récents ces propos et ces chiffres, pourtant ô combien évocateurs de ce qui suivra la révolte du mois d'avril, apparaissent dérisoires. L'année dernière seulement, Los Angeles a perdu 200000 emplois et

*« le taux de chômage de la ville est supérieur de 2% au national et dans le South Central il court à 50%. En 1991, d'après un rapport du Social Services Department, un résident du Comté de L.A. sur sept reçoit une quelconque forme d'assistance gouvernementale. Ce 1,3 million de personnes coûte en aide sociale au Comté plus de 2 milliards de dollars par an ».*

(Business Week 18-5-1992).

Autrefois siège d'importantes usines de firmes telles Goodyear, Firestone et General Motors, South Central, gigantesque quartier prolétarien placé au coeur de la ville<sup>4</sup>, ne ressemble plus aujourd'hui qu'à un immense lieu de concentration de forces de travail abandonnées par le capital, inutiles à sa valorisation. L'Etat, à son tour, a suivi cette tendance au désengagement industriel des zones de la ville à haut risque social.

*« Depuis 10 ans, faute de crédits, on ne construit plus d'écoles à L.A.; l'aide publique a baissé de 82% pour le logement, de 63% pour l'emploi et la formation; les crédits fédéraux affectés aux villes ont été divisés par deux ».*

(Monde Diplomatique- juin 1992).

---

<sup>3</sup> *« En 10 ans la population de Californie a augmenté de 25%. Mais le nombre d'hispaniques a, lui, grossi de 70%. Mexicains ou guatémaltèques représentent aujourd'hui 30% de la population de la Californie. Le quart de celle de L.A. »* (10% d'asiatiques sur tout l'Etat). (L'Express. 30.07.92)

<sup>4</sup> Sa superficie est de 2 fois celle de la ville de Paris.

Comme toujours, les prolétaires noirs sont frappés en premier lieu. Leur nombre n'a par ailleurs pas cessé de décroître, passant de 505.000 en 1980 à 487.000 en 1990 cependant que sur la même période les hispaniques et les asiatiques ont doublé, atteignant 1,4 million pour les premiers et 341000 pour les seconds. Ce recul démographique absolu et relatif des noirs par rapport aux autres « communautés » n'est pas un facteur négligeable dans leur agitation actuelle, certains comme ils le sont que, faute du poids, du nombre, les « blancs et les riches » vont davantage les marginaliser et les enfoncer dans la misère<sup>5</sup>.

Toutefois pour les marxistes et indépendamment du fait que l'exceptionnelle charge combative des prolétaires noirs et hispaniques y soit -en particulier à L.A.- pour beaucoup, ce n'est en dernière analyse pas celle-ci qui détermine la croissance de la surpopulation relative, mais l'augmentation de la productivité du travail social. Le revers de la médaille c'est, dans les phases d'accumulation lente et difficile du capital, le renforcement de la guerre de classe.

*« Du reste, c'est seulement dans le MPC que doit s'accroître absolument le nombre des salariés, en dépit de leur diminution relative. Pour lui, des forces de travail sont en excédent dès lors qu'il n'est pas indispensable de les faire travailler de 12 à 15 heures par jour. Un développement des forces productives qui réduirait le nombre absolu des ouvriers, c'est-à-dire permettrait en fait à la nation toute entière de mener à bien en un laps de temps moindre sa production totale, amènerait une révolution parce qu'il mettrait la majorité de la population hors circuit ».*

(K. MARX. Le Capital Livre 3 .Tome 1. Troisième section. Chap. XV. Ed. Sociales P.P. 275-276.)

---

<sup>5</sup> *« Aujourd'hui les Noirs ne sont qu'une minorité parmi d'autres. Ils ne représentent pas plus de 11% de la population du Comté. (Les Blancs d'origine anglo-saxonne ne sont qu'à peine 40%, la majorité de la population étant aujourd'hui d'origine latino-américaine et asiatique). Les Latinos, Philippins et autres Coréens prennent aux Noirs emplois, maisons, avenir... »*

(Nouvel Observateur. 30/07/92)

#### 4) « L.A's burning »

C'est dans ce contexte de crise et de marasme économique qui hypothèque lourdement le futur, que l'étincelle des émeutes de Los Angeles a commencé, fin avril-début mai, à transformer les principales concentrations ouvrières d'Amérique du Nord; San Francisco, Seattle, Atlanta, Birmingham, Las Vegas, New-York, Madison, San José, Eugène,...en un brasier qui n'a pas manqué de réjouir tous les prolétaires combatifs du monde. Après la chaîne des émeutes ouvrières et semi-prolétariennes des années 89-90 en Pologne, Birmanie, Algérie, Venezuela, Chine et le coup d'arrêt qu'a provoqué le conflit capitaliste dans le Golfe arabo-persique, cette secousse classiste indique clairement que ,si le signe global de la lutte est toujours négatif -phase de contre-révolution persistante-, les soubresauts des cycles économiques favorisent à nouveau la synchronisation et l'éclatement des combats des prolétaires dans le monde entier (après L.A. il y eut le Liban, la Thaïlande, sans oublier dans une autre mesure les grèves en Allemagne, en Afrique du Sud, en Pologne et en Italie). C'est en effet dans l'une des principales mégalopoles industrielles du MPC et dans le pays vainqueur absolu du conflit capitaliste avec l'Irak que la foudre ouvrière multinationale et multiraciale<sup>6</sup> a frappé; pétrifiant d'effroi ,non seulement la bourgeoisie US, mais celles de toutes les régions du monde qui se sont empressées de prendre de multiples mesures sociales afin de prévenir le « syndrome des Anges ». La bourgeoisie a bien compris le message; l'incendie de Los Angeles et d'autres grandes villes US est une réponse, certes encore insuffisante, aux feux que le capital a allumé de Bagdad à Sarajevo, à la guerre du capital. Les ouvriers, les semi-prolétaires, les sans-réserve et autres exclus des bienfaits de la marchandise ont riposté par la guerre contre les « riches », faisant un tout petit peu payer à qui de droit leur paupérisation absolue.

*« Dans ce pays la guerre sociale a éclaté; chacun se défend et lutte pour soi-même contre tous; quant à savoir s'il fera ou non tort à tous les autres , qui sont ses ennemis déclarés, cela résulte uniquement d'un calcul égoïste pour déterminer ce qui lui est le plus profitable à lui. Il ne vient plus à l'idée de personne de s'entendre à l'amiable avec son prochain; tous les différends se règlent par les menaces, par les recours aux tribunaux à moins que l'on se fasse justice soi-même. Bref, chacun voit dans autrui un ennemi qu'il faut écarter de*

---

<sup>6</sup> *« 27 langues au moins sont parlées à L.A. et on estime que 30%, au moins, de la population de la ville ignore le plus petit commencement de la langue de « Dallas », le feuilleton »*

(Nouvel Observateur. 30-7-1992)

*son chemin ou tout au plus un moyen, qu'il faut exploiter à ses propres fins. Et cette guerre, ainsi que le prouvent les tableaux de criminalité devient d'année en année plus violente, plus passionnée, plus implacable; les ennemis se divisent peu à peu en deux grands camps, hostiles l'un à l'autre; ici la bourgeoisie et là, le prolétariat. Cette guerre de tous contre tous et du prolétariat contre la bourgeoisie ne doit pas surprendre, car elle n'est que l'application conséquente du principe qui renferme déjà la libre concurrence. Mais ce qui est bien fait pour nous étonner, c'est que la bourgeoisie au-dessus de laquelle s'amoncellent chaque jour les nouveaux nuages d'un orage menaçant reste malgré tout, si calme, si tranquille à la lecture de tout ce que relatent quotidiennement les journaux, sans ressentir- je ne dis pas l'indignation devant cette situation sociale, mais seulement de la crainte devant ses conséquences, devant une explosion générale de ce qui se manifeste d'une façon sporadique par la criminalité ».*

(F. Engels. La situation de la classe laborieuse en Angleterre. Ed. Sociales p. 180.)<sup>7</sup>

Même « sans espoir » et voués à l'échec, de tels incendies préfigurent et montrent la voie des futurs combats classistes.

Les journalistes, qui exercent une profession où règne pourtant -d'après Lukacs- la pire des réifications, ont pour une fois dû présenter ces émeutes non uniquement sur la base de leurs aspects raciaux et criminels, cependant bien présents. Ainsi nous apprenons par de nombreuses informations convergentes que l'origine multiraciale et multinationale des émeutiers en fut bien la caractéristique essentielle. A la question de savoir si la majorité des victimes des violences sont noires, le sociologue Samuel Myers répond :

*« Je ne sais pas, mais je suis certain qu'à l'heure du bilan, vous vous apercevrez que toutes étaient pauvres. Noirs, Hispaniques ou Blancs, mais pauvres »*

(Libération 4-5-1992).

D'autres sont obligés de reconnaître que l'inflation de violence que connaissent les quartiers « ont des causes sociales et économiques plus que raciales » (Le Monde 19-5-1992). Aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, la presse, à l'instar de sa « couverture » de la campagne d'Irak, a été encore plus explicite et plus précise.

---

<sup>7</sup> *« En 1991, 1554 personnes ont été abattues par balles dans le Comté de L.A; soit un nombre nettement plus important que de victimes d'accidents d'auto. Au moins 7000 autres ont été blessées... Le nombre total des victimes est ainsi 13 fois plus élevé que celui des troupes américaines dans la guerre du Golfe Plus du quart des morts par balles sont âgés de 19 ans ou moins »*

(Nouvel Observateur. 30-7-1992).

*« Ainsi ce conflit démontre que les problèmes de L.A. ne sont pas simplement « Noirs contre Blancs ». La ville avait des tensions raciales et culturelles complexes, accrues par des pressions économiques qui peuvent les pousser plus loin »*

(Financial Times 5-5-1992).

Business Week, dès le 18-5-1992, dans un commentaire de Mr Troy Segal, cite dans le désordre Mr. Coner Cotrell, PDG de Pro-Line Corp, une firme de Dallas de produits de beauté pour les noirs, pour qui « ces émeutes ont été à la fois de classe et de race ». Mr. Lorenzo Morris, professeur en Sciences Politiques à l'Université Howard de Washington affirme pour sa part que « la race n'est jamais séparée de la classe » ou encore un jeune émeutier « pilleur » blanc de Seattle qui crie devant les caméras de TV : « Ce n'est pas les Noirs contre les Blancs, c'est les riches contre les pauvres. Et nous sommes pauvres ». On restituera pour terminer les propos de Mr. Pierre Van den Berghe, professeur en Sociologie à l'Université de Washington pour qui : « Lorsqu'une personne qui est noire pille une boutique de propriété d'un coréen, ce n'est pas un noir contre un coréen. C'est la classe inférieure contre la classe moyenne ». Depuis l'origine du mode capitaliste de production aux Etats-Unis, celui-ci s'est fondé sur des vagues d'émigrations successives qui ont déterminé des caractéristiques raciales, nationales et religieuses très hétéroclites dans la constitution de la classe ouvrière américaine<sup>8</sup>. Ainsi, cette dernière est montée puissamment sur la scène

---

<sup>8</sup> Nous avons abordé cette problématique dans une étude non encore publiée, où il est mis en avant au travers des catégories marxistes de soumission formelle et réelle du travail au capital, les modifications dans la composition de la classe ouvrière en fonction de l'évolution de la composition technique du capital. On y explique notamment l'antagonisme entre le syndicalisme corporatif, raciste et réformiste de l'AFL et le prolétariat de ligne, combatif et gagné aux idées révolutionnaires organisé notamment dans le syndicalisme classiste d'industrie, les IWW (Industrial Workers of the World). Cette organisation a fourni l'avant-garde la plus éclairée de l'histoire ouvrière américaine dont il convient de rappeler les figures légendaires de Big Bill Haywood, John Reed, James Cannon, Carlo Tresca, Louis C. Fraina...

Nous écrivons dans cette étude : « La tradition des « wobblies » est ainsi régulièrement exhumée du folklore pour redevenir force active du mouvement ouvrier, même si cette « renaissance » se fait la plupart du temps sans référence explicite à l'expérience des IWW (La soumission du procès de travail au procès de valorisation au travers de l'exemple du mouvement ouvrier américain (1887-1920) -inédit). En effet au syndicalisme d'Etat caricaturalement corrompu et contre-révolutionnaire de l'AFL-CIO, s'oppose régulièrement un mouvement ouvrier radical, reprenant les formes de luttes et d'action directe, qui au début du siècle, avaient partiellement été incarnées par les IWW. Que l'on se souvienne

de la lutte des classes au-travers et par-delà les différenciations matérialisées notamment par des salaires non homogènes en raison de l'origine raciale, nationale ou religieuse.

A l'occasion des émeutes de South Central et de Watts en 1965 il s'agissait de manière beaucoup plus marquée et qualitativement déterminante du prolétariat noir luttant à la fois contre ses mauvaises conditions de vie et son oppression spécifique.

Ces limites raciales et la bonne santé du Capital US avaient d'ailleurs plus facilement permis le dévoiement de la lutte dans le marais des campagnes pour les droits civiques ainsi que de les désamorcer par la mise sur pieds de mesures sociales spécifiques de renforcement de la démocratie sociale. Le corollaire de l'importance du facteur racial en 1965 avait été leur limitation géographique aux seuls quartiers à prédominance noire. Un autre élément d'« arriération » du mouvement avait été l'affrontement quasi exclusif avec la police et la garde nationale dévoilant de la sorte la nature purement protestataire et « politique » de l'action<sup>9</sup>.

Los Angeles '92 se démarque quantitativement et qualitativement de toute la longue série d'émeutes qui l'ont précédée et, d'après Marx, le mouvement a repris le chemin là où il s'était arrêté. Il est allé plus loin :

1) dans l'escalade quantitative du coût social et économique des émeutes.

---

des grèves de Lordstown à la General Motors en 1972, chez Chrysler en 1974 ou la grève des mineurs dans le Comté d'Harlan en 1976. La dichotomie entre luttes ouvrières et prolétariennes et syndicats d'Etat s'exprime aujourd'hui, entre autres, par la chute du taux de syndicalisation :

*« Dans les 15 dernières années le nombre de membres des syndicats a chuté de 22,6% de la force de travail US à 16,1% d'après le Bureau des Statistiques du Travail (...) Les seuls gains sont dans le secteur public où 40% des travailleurs sont membres des syndicats »*

(WSJ 8-5-1992).

Comme dans tous les pays capitalistes mûrs , cela se traduit par la tendance à l'auto-organisation hors des instances officielles dès que la lutte s'impose.

*« Mais il est d'une évidence certaine que, au lieu de se tourner vers les syndicats, les travailleurs s'orientent de façon croissante vers une nouvelle génération d'associations ouvrières -des groupes moins impliqués dans les techniques de négociation traditionnelles. »*

(W.S.J. 8-5-1992).

<sup>9</sup> Toutes proportions gardées les émeutes de '60 se situent en amont de celles que nous connaissons régulièrement dans les banlieues européennes. En effet, ces dernières se limitent aux quartiers dits défavorisés, même si de plus en plus les émeutiers tentent aujourd'hui de s'attaquer à la marchandise et à ses temples. En ce sens, elles se rapprochent de l'exemple du gigantesque brasier de L.A.

The escalating cost of disorder	
Los Angeles Apr. 29-May2, 1992 58 deaths \$ 1.0 billions*	Miami May 17-19, 1980 18 deaths \$ 103.5
Los Angeles (Watts) Aug. 11-17, 1965 34 deaths \$182.6 millions	New York City (blackout) July 13-14, 1977 1 death \$ 90.1
Detroit July 23, 1967 43 deaths \$ 162.4	The most costly disturbances in modern U.S. history. Estimates in adjusted 1992 dollars. *Estimate Data Insurance Information Institute, BW

*Business Week 18 mai 1992.*

- 2) dans le caractère multiracial et multinational des émeutiers.
- 3) dans son essence de lutte « économique » explicite plus caractérisée par l'appropriation de marchandises (pillages) que par la recherche de l'affrontement pour l'affrontement avec les forces de l'ordre<sup>10</sup>.
- 4) dans la non-limitation des affrontements géographiques qui ont dépassé la maudite frontière invisible des quartiers « pauvres »; les prolétaires en révolte ont attaqué les lieux et les symboles les plus clinquants de la « réussite » américaine. Voici la carte des actions méticuleusement concoctée par le Newsweek du 11 mai

<sup>10</sup> Une partie des conflits les plus durs ont eu comme cible certaines fractions de la population coréenne, non pas pour des raisons raciales, mais bien plus prosaïquement parce que les commerçants coréens monopolisent le commerce de détail et y font impitoyablement régner la loi capitaliste (no credit); les milices patronales privées des petits-bourgeois coréens sont donc bien une variante urbaine et moderne des corps francs contre-révolutionnaires et fascistes.

*« La milice de Steve Chung est bien équipée. Pistolets, fusils à lunettes, riot-guns, caisses de munitions (...). Oui, il a pris la décision de défendre son business coûte que coûte. Il n'hésitera pas à tirer. »*

(Libération. 04.05.1992)

L'existence de « milices civiques » et patronales se substituant parfois aux forces de l'ordre classiques, dont la célèbre et ancienne « agence Pinkerton », est aussi un des facteurs récurrents de l'histoire des luttes de classes aux USA, corollaire de la radicalité des luttes ouvrières. Bien évidemment, à un niveau supérieur de la confrontation armée, l'Etat a repris le monopole de la violence capitaliste en envoyant ses meilleures troupes de choc dont certains éléments s'étaient récemment illustrés au Panama et dans le Golfe (4000 hommes de la 7<sup>ème</sup> division d'infanterie légère).

1992 et qui indique avec une précision policière les zones des pillages et des incendies dont Beverly Hills et Hollywood.

5) dans la capacité de paralyser l'activité économique de la ville, d'imposer dans les faits une grève générale des principales entreprises industrielles de la région des transports, des services, des institutions financières, etc...

*« Nombre de grandes banques et d'entreprises de L.A. avaient fermé leurs portes pendant les émeutes et les tour-opérateurs ont annoncé leur décision d'annuler des voyages touristiques à L.A. et dans la région. »*

(Libération. 04.05.92)

Ce grandiose lock-out prolétarien dont les dommages provoqués dans le camp adverse ne seront probablement jamais chiffrés et rendus publics, contient cependant des limites que les marxistes orthodoxes ne sauraient taire. Première entre toutes, la non-jonction entre les masses insurgées et les ouvriers insérés dans la production industrielle. Cette absence persistante de la classe ouvrière américaine des combats les plus radicaux doit faire l'objet de l'examen le plus attentif de la part de la science révolutionnaire.

6) dans le dépassement au sein du mouvement de certains antagonismes internes au prolétariat exprimés, en situation de paix sociale, par les guerres endémiques des gangs. On assiste, pour la première fois à l'unification contre l'ennemi commun « blanc et riche » des célèbres bandes des « Creeps » et des « Bloods »<sup>11</sup>. Les gangs ont certainement joué un rôle important dans l'enchevêtrement des affrontements de rue avec la police et la garde nationale car

---

<sup>11</sup> Les gangs sont à la fois l'expression la plus éclatante de la permanence de la dévalorisation absolue chez certaines fractions prolétariennes (surpopulation relative stagnante) et d'une riposte confuse et suicidaire, de signe sous-prolétarien, à la dissolution du tissu social (éclatement familial, drogue, isolement territorial et ethnique).

*« C'est en 1964 que furent créés les premiers gangs noirs. A l'origine les supporters de deux équipes de football rivales de deux lycées de Watts »... Aujourd'hui « Ils sont quelques cent milles gang-bangers Noirs, regroupés en quelques 450 bandes fédérées en deux grands groupes, les Bloods et les Crips, à s'entretuer sans remords depuis plus de vingt ans dans les ghettos de Los Angeles. La règle veut qu'on ne se massacre qu'entre membres de la même communauté ethnique. Les Latinos font la guerre aux Latinos. Les Asiatiques aux Asiatiques. »*

(Nouvel Observateur. 30.7.92)

A la veille des émeutes, les gangs Noirs ont succombé à l'emprise grandissante des membres qui prônent « la rébellion, le soulèvement et la révolte « au nom d'un « Malcolm X omniprésent sur les tee-shirts, les bermudas, les casquettes » avec son slogan « par tous les moyens nécessaires » et « son portrait, flingue à la main » (Nouvel Observateur. 30.7.92).

ils ont par tradition un plus grand savoir-faire militaire et un armement déjà existant. Cependant, il serait erroné de réduire les émeutes d'avril-mai à une sorte de guerre privée déployée entre sous-prolétaires criminels et forces armées du capital. Comme il serait faux de confondre les gangs de criminels professionnels avec les dizaines de milliers de jeunes pauvres qui empruntent la forme du gang pour peser un tant soit peu socialement. Parmi eux seule une minorité sombre de façon irréversible dans la délinquance après maintes années d'« apprentissage » à la violence et aux trafics illégaux.

Les descriptions des scènes de pillages ont fait le tour du monde, ce n'est pas nécessaire de s'y arrêter plus longtemps, mais nous ne résistons pas au bonheur d'en citer une en guise d'exemple :

*« Sur les voitures, on prend le temps de charger les divans (sans les arrimer) et tout le monde fait ses courses : « c'est la fête, c'est gratuit, ... » s'exclame un Hispanique l'air joyeux sur une chaîne de télévision. Dans beaucoup d'endroits, ce sont des mères de famille qui viennent faire leurs courses sans passer à la caisse »*

(Libération. 2.5.92)

*« Somme toute, les défauts des ouvriers se ramènent tous au dérèglement dans la recherche du plaisir, au manque de prévoyance et au refus de se soumettre à l'ordre social, et, à l'incapacité de sacrifier le plaisir du moment à un avantage plus lointain. Mais qu'y a-t-il là de surprenant ? Une classe qui par son labeur acharné, ne peut se procurer que peu de choses et que les plaisirs les plus matériels, ne doit-elle pas se précipiter aveuglément, à corps perdu sur ces plaisirs ? Une classe que personne ne se soucie de former, soumise à tous les hasards, qui ignore toute sécurité de l'existence, quelles raisons, quel intérêt a-t-elle d'être prévoyante, de mener une vie sérieuse et au lieu de profiter de la faveur de l'instant, de songer à un plaisir éloigné, qui est encore très incertain, surtout pour elle, dans sa situation dont la stabilité est toujours précaire et qui peut changer du tout au tout ? On exige d'une classe qui doit supporter tous les inconvénients de l'ordre social, sans pouvoir profiter de ses avantages, d'une classe à qui cet ordre social ne peut apparaître qu'hostile, on exige qu'elle le*

---

Les autorités policières du Comté se sont engagées rapidement pour exploiter la trêve contractée par les deux bandes afin de les convaincre d'abandonner la voie de l'illégalité mais surtout afin d'en prévenir une éventuelle radicalisation politique.

*« De deux choses l'une, explique le lieutenant Michael Savidan, chef de la brigade des gangs du Comté, soit c'est une alliance pour faire cesser la violence, participer à la reconstruction de la ville, et c'est formidable. Ou c'est une alliance contre les forces de police. Et alors là... »*

(Nouvel Observateur. 30.7.92)

*respecte ? C'est vraiment trop demander. Mais la classe ouvrière ne saurait échapper à cet ordre social tant qu'il existera et si l'ouvrier isolé se dresse contre lui, c'est lui qui subit le plus grand dommage. »*

(F. Engels. La situation de la classe laborieuse en Angleterre. Ed. Sociales. P. 176)

L'addition crue des expropriations parle d'elle même : 10.000 boutiques pillées et incendiées -4.500 complètement détruites- dont un nombre important d'armureries.

*« La Bank of America débloqua 25 millions de dollars pour des prêts afin d'aider à la reconstruction des commerces. D'autres banques débloquent moins... Mais la ville a besoin de pas moins qu'une injection massive d'aide pour faire la différence. Le président Bush a promis quelques 600 millions de dollars en prêts fédéraux et autres aides d'urgence, mais même ceci ne peut pas suffire. »*

(Business Week. 18.5.92)

Et ce n'est évidemment pas par hasard que l'offensive militaire de l'adversaire de classe ait été déclenchée le week-end du 2/3 Mai. Elle se fit après l'imposition du couvre-feu, par le débarquement massif de 5.000 hommes du gouvernement fédéral, 1.000 policiers et 4.000 soldats en renfort des 6.000 gardes nationaux déjà mobilisés. En effet, comme lors de la mini-crise boursière de '89, il s'agissait impérativement d'assainir la situation avant le lundi, jour de réouverture de la bourse de Wall Street. Ce qui fut effectivement fait au prix d'une répression inouïe, conduite avec une rare sauvagerie, une grande méthode et un savoir-faire consommé. Des milliers de combattants prolétariens sont tombés entre les mains de l'ennemi de classe, traités comme du bétail et sévèrement jugés par les tribunaux bourgeois. Des quartiers entiers ont été mis à sac par les pilleurs légaux de l'Etat sous prétexte de rechercher des « marchandises volées ». Au moment où nous écrivons, la mise en coupe réglée des foyers de la rébellion est encore le souci principal des autorités. Cette fois-ci, l'étincelle sociale allumée au coeur même du capital mondial a failli mettre le feu aux conditions encore précaires de la valorisation générale du capital aux USA.